

Le Jardinier du Phare aux Fleurs

Description

Au sommet d'un promontoire de sel et de brume, un phare veillait sur la mer comme un veilleur silencieux. Là-haut, les matins étaient baignés d'une lumière pâle, le vent portait l'odeur des algues et du jasmin sauvage. Tout autour poussait un jardin où les fleurs avaient la douceur du velours et le son léger d'une clochette quand l'aube s'y posait. Au centre de cette île accrochée au ciel vivait Jardinier, un homme dont les mains parlaient mieux que sa bouche et dont le rire ressemblait à la pluie sur les feuilles neuves.

Chaque matin, Jardinier ouvrait les volets grinçants du phare, frottait le verre aux taches d'écume et murmurait quelques mots à ses dahlias dorés : « Grandissez en paix… » Puis il enfonçait sa paume dans la terre noire, caressait l'humus frais, arrosait chaque racine avec patience. Il cueillait une marguerite pour l'offrir à la mésange cachée dans le rosier ou tressait une couronne d'œillets pour le hérisson sorti de son trou. Les bêtes venaient souvent lui rendre visite — écureuils vifs comme des éclairs bruns, lièvre au museau frémissant, merles lançant leur chant dans la rosée.

Or il advint que derrière un rocher rongé par les embruns glissait parfois une ombre pressée : c'était Lierre-Léger, l'homme au manteau râpé qui habitait le village à deux vallées de là. Lui aussi voulait goûter à ce paradis coloré ; mais là où Jardinier donnait son temps à chaque plante sans rien demander en retour, Lierre-Léger convoitait surtout les fruits rouges et les graines d'émeraude pour en tirer profit. Une nuit douce, alors que la lune se penchait tout près du jardin suspendu, Lierre-Léger découvrit enfoui sous une pierre plate un foulard de soie brodé de fil carmin. Il pensa tout bas : « Avec cela entre mes mains habiles… »

Dès lors survint une saison étrange : les tulipes s'ouvrirent plus grandes que des lanternes ; même la glycine bruissait si fort qu'on aurait cru entendre mille abeilles ensemble. Les rumeurs coururent — on chuchota dans chaque chaumière qu'un miracle avait élu domicile chez celui qui portait ce foulard vermeil noué autour du cou.

Un matin d'orage perlé de lumière violette, toute la vallée grimpa jusqu'au phare. Les villageois virent Lierre-Léger brandir devant eux des brassées de pivoines parfumées : « C'est moi qui ai fait fleurir ces corolles géantes ! Suivez-moi pour apprendre mon secret… » Mais dans l'air encore humide flottait un

silence méfiant. Le hérisson roula ses yeux sombres vers Jardinier assis près d’un pommier nain ; la mésange chanta trois notes raides depuis son abri mousseux.

— Pourquoi tes mains sentent-elles l’ombre ? fit-elle d’une voix claire.

Lierre-Léger répondit sans regarder personne : « Je cueille ce qui me plaît et fais pousser ce qui me chante ! »

Le vieux hibou battit lentement des ailes : « Ce jardin n’appartient qu’à ceux qui entendent pousser le cœur sous les racines… »

contesdefees.com



Le vent s’invita alors au conseil sous forme de souffle froid venu du large ; il secoua violemment le foulard sur l’épaule de Lierre-Léger qui chancela tandis que le tissu voletait vers Jardinier resté silencieux tout ce temps-là. À cet instant précis — ni avant ni après — toutes les fleurs se tournèrent vers leur vrai ami comme vers le soleil caché derrière la pluie.

Une gerbe de coquelicots s’inclina contre ses doigts marqués par tant d’années passées à semer sans rien attendre ; la marée elle-même cessa son ressac pour écouter grandir cette vérité muette : aucune magie ne pèse lourd face au geste quotidien offert sans bruit.

La foule alors comprit sans mot ni colère — ils déposèrent sur les marches du phare des paniers garnis de galettes dorées et des bouquets liés d’herbes douces en remerciement discret. Même Lierre-Léger détourna timidement les yeux puis repartit pieds nus dans la rosée blanche.

Ce soir-là, quand retomba sur le jardin suspendu la grande houppelande indigo du crépuscule, tous les animaux vinrent s’accroupir autour du vieux banc vert-de-gris où Jardinier partagea avec eux un chant nouveau né sur ses lèvres écorchées par le vent salin. On dit qu’encore aujourd’hui — lorsqu’on devine loin sur la lande l’éclair orange d’un coquelicot ou qu’un hérisson sort en riant sous la lune basse — enfants et adultes murmurent ce refrain inventé ce soir-là par ceux qui aiment donner sans jamais compter.

date créée
29/05/2026
Auteur
rol_beaussant

contesdefees.com